



Raymond Boudon



Pierre Bourdieu

A

lors que, dans la France des années 1960, les pouvoirs publics ouvrent l'accès à l'éducation avec l'espoir de rendre la société à la fois plus prospère et plus juste, des sociologues trentenaires, venus de la philosophie et jusqu'alors peu connus, jettent un pavé dans la mare. Forts de dénoncer le mythe, populaire à l'époque, d'une « école libératrice », Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, dans *Les Héritiers* (1964), puis *La Reproduction* (1970), analysent les inégalités sociales d'accès et de

réussite à l'université, et plus largement à l'école, comme la résultante inévitable du fonctionnement d'une institution conçue pour reproduire et légitimer les inégalités sociales. Les élèves héritent de leur famille non seulement des ressources culturelles (livres, visites...) plus ou moins importantes, mais aussi des visions du monde (respect pour le savoir académique, projection dans l'avenir...) qui les rendent plus ou moins capables de se conformer aux exigences de l'école.

Parce qu'ils ont intériorisé les contraintes qui pèsent sur leur milieu social, les élèves anticipent leur avenir conformément à ce qui, dans leur groupe social, apparaît comme probable. Les possibilités de réussite et les projets varient fortement d'un élève à l'autre. Pourtant, l'école ignore ces différences : si elle veut remplir sa fonction de légitimation des inégalités, elle doit faire croire que la réussite des élèves est fondée sur leur mérite personnel. C'est ainsi, selon Bourdieu

et Passeron, que l'école transforme les inégalités sociales en inégalités de compétences. Les inégalités scolaires sont nécessaires pour justifier les différences de classes dans un système verrouillé par les rapports de domination.

Centrant ses critiques sur cet autre mythe très populaire à l'époque qu'est l'égalité des chances, le sociologue Raymond Boudon, avec *L'Inégalité des chances* (1973), s'oppose à ces thèses globales. Inspiré par une sociologie américaine combinant grandes enquêtes statistiques et modélisation des comportements, il rejette la démarche structuraliste qui explique les phénomènes sociaux (les inégalités scolaires) par d'autres phénomènes sociaux (les inégalités et la fonction de reproduction sociale de l'école). Les inégalités de scolarité résultent, selon lui, de l'agrégation d'une multitude de comportements individuels qu'il s'agit de comprendre.

Pour cela, il faut analyser le comportement des acteurs en fonction de la

● BIOGRAPHIE

Raymond Boudon

Né en 1934 et décédé en 2013, Raymond Boudon est l'un des sociologues français les plus célèbres de la seconde moitié du 20^e siècle. Représentant du courant de l'individualisme méthodologique*, il a notamment travaillé sur l'origine des inégalités scolaires, la mobilité sociale, les idéologies ou encore les effets pervers. Il a enseigné pendant une grande partie de sa carrière à Sorbonne-Université.

Pierre Bourdieu

Né en 1930 et décédé en 2002, Pierre Bourdieu, autre grande figure de la sociologie française, a enseigné à l'EHESS et au Collège de France. Ses analyses visent à caractériser l'organisation de la société à partir de notions comme celle de champ, capital ou encore d'habitus, sorte d'héritage culturel spécifique à chaque milieu social et transmis par la socialisation, ce qui le classe parmi les représentants du courant structuraliste et holiste.

situation dans laquelle ils se trouvent : ils usent d'une rationalité certes limitée (du fait de leur position particulière qui limite leur perception des réalités), mais réelle. Ainsi un observateur extérieur peut retrouver les « bonnes raisons » qu'ils ont d'adopter tel ou tel comportement. Les choix scolaires découlent d'un calcul de type coût/avantage : avant de s'engager dans un cursus, les élèves en évaluent les bénéfices, les inconvénients présents et futurs (financiers ou psychologiques, espoirs de mobilité sociale, etc.), et les risques (échec scolaire, chômage). Le contexte social de ces « décideurs » module fortement la valeur et le poids de ces critères de choix. Par exemple, dans le contexte des années 1970 (mais ce n'est pas si différent aujourd'hui), une scolarité à l'université n'apporte pas le même bénéfice à un jeune de milieu aisé, et à un jeune issu de milieu populaire. Si cette orientation s'impose au premier pour assurer la reproduction de sa position sociale, des études à

la fois moins longues, moins coûteuses et moins risquées (risque d'échec si on a fréquenté une filière moins adaptée aux études longues, risque de s'éloigner de son milieu social...), suffisent à garantir une mobilité ascendante au second.

STRATÈGE AUTANT QU'HERITIÈRE ?

De prime abord, l'opposition entre les deux thèses est patente. Pour Bourdieu et Passeron, les inégalités scolaires découlent des structures sociales et de la capacité du groupe dominant à contrôler l'école, école qui joue un rôle crucial et nécessaire dans le processus de justification des inégalités. Boudon rejette ces explications déterministes, qui dénie aux individus toute forme d'autonomie. S'intéressant particulièrement aux choix qui orientent les trajectoires, il donne à l'action des élèves et de leurs parents une place primordiale dans les carrières scolaires. Ce qui contribue en quelque sorte à innocenter l'institution scolaire. Développées à une époque où les travaux empiriques sur l'école sont encore rares, dans quelle mesure ces théories sont-elles confirmées par les recherches actuelles ?

Les analyses récentes intègrent l'élévation du niveau d'étude liée à la massification scolaire. Alors qu'entre 1960 et 1985, le taux de bacheliers est passé de 11 à 29 %, un enfant de cadre a encore six fois plus de chances qu'un enfant d'ouvrier d'obtenir un diplôme de enseignement supérieur. La prolongation des études n'a donc pas entraîné une disparition des inégalités sociales. Aujourd'hui, alors que plus de 80 % des jeunes sont bacheliers, ils sont loin d'avoir tous le même bagage. Les plus favorisés ont plus souvent un bac scientifique – considéré jusqu'à la suppression récente des séries L, ES et S, comme le plus prestigieux – et les plus défavorisés un bac professionnel.

MOT-CLÉ

● INDIVIDUALISME MÉTHODOLOGIQUE

Inspiré des travaux du sociologue Max Weber (1864-1920), entre autres, l'individualisme méthodologique est un courant de la sociologie qui considère que les phénomènes sociaux résultent des comportements individuels.

L'individualisme méthodologique est souvent opposé à un autre grand courant de la sociologie, l'holisme, qui part du principe que ce sont les structures sociales, par exemple les classes sociales et les inégalités qui en découlent, qui s'imposent aux individus et déterminent leur histoire.

Mais les inégalités de carrières scolaires ne découlent plus de la plus ou moins grande maîtrise de la culture classique (censée être au cœur de l'héritage culturel), comme l'affirmaient Bourdieu et Passeron dans les années 1960-1970. Elles se manifestent dès la maternelle, et portent autant sur les performances en calcul qu'en français. Les parents offrent de meilleures chances de réussite à leurs enfants grâce aux compétences cognitives et linguistiques qu'ils leur permettent d'acquérir et moins par les « affinités culturelles » qu'ils leur transmettent. Doter son enfant d'un vocabulaire étendu ou le faire raisonner grâce à des jeux d'éveil compte plus que lui faire visiter des musées... De plus, cet héritage familial tant mobilisé par Bourdieu ne joue pas de manière mécanique, comme en témoignent les cas d'enfants de diplômés en échec scolaire. Et surtout, il ne suffit pas de réussir : les stratégies des familles à la recherche de la « bonne » filière sont décisives et laissent penser, dans la lignée de Boudon, que la rationalité l'emporte sur les déterminismes

● RÉFÉRENCE

sociaux (*Habitus* de classe) défendus par Bourdieu.

Ces choix scolaires de plus en plus nombreux au fur et à mesure que les cursus s'allongent s'accordent mal avec le modèle de la reproduction. Par exemple, la hausse spectaculaire du niveau d'études des filles depuis les années 1960 résulte moins d'un changement radical de leur « *habitus* sexué » (parce que les pratiques éducatives des parents auraient changé, par exemple) que de l'anticipation de l'intérêt, pour elles, d'opter pour une formation longue. Les filles ont su se montrer stratégiques dans un contexte de fort développement des emplois tertiaires qualifiés, d'évolution de la famille et des rapports entre les sexes.

Ce phénomène conforte aussi une autre thèse de Boudon qui critique le modèle linéaire de la reproduction de Bourdieu et Passeron. Ce modèle liait socialisation, succès scolaires et reproduction sociale. Si on estime que l'école contribue à la reproduction de rapports de domination, on comprend mal que les filles réussissent mieux et fassent des études plus longues que les garçons. Dans le même temps, leur devenir professionnel n'est guère en phase avec leurs succès scolaires (inégalités de salaire, moindre accès aux postes de direction...). Ce constat renforce la thèse boudonienne selon laquelle les chances scolaires ne se transforment pas mécaniquement en chances sociales. Le contexte socio-économique joue un rôle déterminant, par exemple l'existence d'opportunités sur le marché de l'emploi...

UN MÊME SCEPTICISME FACE À L'ÉCOLE

Ce poids du contexte socio-économique est souligné par Passeron dans son autocritique de la reproduction. En 1982, il évoque l'inflation des diplômes, rejoignant ainsi Boudon qui souligne

La hausse spectaculaire du niveau d'études des filles depuis les années 1960 résulte moins d'un changement radical de leur « *habitus* sexué » que de l'anticipation de l'intérêt, pour elles, d'opter pour une formation longue.

dès 1973 que la dévalorisation des diplômes résulte de l'accumulation de stratégies individuelles rationnelles visant à se classer au mieux. Alors que la structure des emplois se déplace moins vite vers le haut que les niveaux d'éducation, les jeunes accèdent avec le même diplôme à des emplois moins qualifiés. Le fait de décrocher un diplôme d'enseignement supérieur reste cependant rentable (tout diplômé se place mieux que celui qui l'est moins). Ce phénomène suffit à expliquer la demande d'éducation des jeunes, sans qu'il soit pertinent d'invoquer le jeu des *habitus*. Ce mouvement global de dévalorisation des diplômes sur le marché du travail s'accompagne d'un décalage des inégalités à un niveau un peu plus élevé.

Les analyses de Bourdieu et celles de Boudon tendent à converger. Quand Bourdieu décrit le « *sens du placement* » de certains acteurs investissant les filières les plus rentables, Boudon met en avant les « *bonnes raisons* » qui fondent leurs choix et leur inégale sensibilité aux risques selon leur stabilité financière (quand on a une famille sur laquelle on peut compter,

REPÈRE EFFET MAÎTRE, EFFET ÉTABLISSEMENT, DEUX LEVIERS DE LA REPRODUCTION

À partir des années 1980, les spécialistes de l'éducation, notamment les économistes avec les travaux fondateurs de l'Iredu, ouvrent la boîte noire qu'était l'école et commencent à évaluer finement les facteurs de réussite des élèves. Comme le synthétise le chercheur Pascal Bressoux, entre autres, ces études montrent que les résultats scolaires, une année donnée, dépendent plus de l'enseignant (« effet maître ») que de l'origine sociale de l'élève. Des travaux ultérieurs attestent que des élèves dont les situations sociales sont analogues progressent plus ou moins selon l'établissement fréquenté. Au total, 10 à 15 % des inégalités de réussite scolaire dépendent de l'effet maître et de l'effet établissement, c'est-à-dire que les élèves de milieu populaire, s'ils ont un maître particulièrement efficace, peuvent réduire significativement leur handicap social.

Ces constats sont une pierre à la fois dans le jardin de Raymond Boudon – les inégalités de carrières scolaires ne dépendent pas seulement des décisions individuelles –, et de Pierre Bourdieu, puisque la reproduction des inégalités ne se fait pas partout avec la même intensité. Car l'ensemble des caractéristiques liées à une meilleure efficacité (enseignants expérimentés, public acquis à la culture scolaire, climat ordonné favorable aux apprentissages...) est plus souvent constaté dans les établissements fréquentés par une population favorisée, dont les élèves réussissent mieux. Ces constats revêtent une importance capitale : le fait qu'une part de l'avantage scolaire des élèves de milieu favorisé s'explique par leur accès à des contextes plus efficaces relativise le poids du capital culturel.

On comprend dès lors l'impact de la ségrégation sociale. Les élèves progressent moins dans les collèges qui accueillent une majorité d'élèves de milieu défavorisé. La moindre réussite des élèves faibles et de milieu défavo-

risé, particulièrement marquée en France, pourrait s'expliquer en partie par le fait qu'ils sont concentrés, plus qu'ailleurs, dans certains établissements.

Dans une perspective bourdieusienne, on s'intéresse aujourd'hui à la manière dont les groupes dominants contrôlent les contextes scolaires pour mieux assurer leur avantage (défense des classes bilingues, des écoles privées, de certaines options...). Et qu'on soit proche ou non de la théorie de Boudon, on admet que le contexte marque les choix scolaires. De fait, l'école a une marge de manœuvre non négligeable, notamment dans la réduction des inégalités précoces de réussite auxquelles Boudon (comme Bourdieu, d'ailleurs) s'est peu intéressé. ● M.D.-B.

SOURCES

- « Les recherches sur les effets école et les effets maîtres » Pascal Bressoux, *Revue française de pédagogie*, n° 108, juillet 1994.
- « Indicateurs d'équité éducative. Une analyse de la ségrégation académique et sociale dans les pays européens » Marc Demeuse et Ariane Baye, *Revue française de pédagogie*, n° 365, octobre 2008.
- « Que savons-nous de l'effet établissement ? » Alette Grisay, in Gaïtane Chapelle et Denis Meuret (dir.), *Améliorer l'école*, PUF, 2006.

il est plus facile de spéculer sur l'avenir en se projetant dans des études longues...), ce qui est très proche ! Certes, l'accent est mis davantage sur les déterminismes qui cadrent les stratégies, chez le premier, et davantage sur la rationalité des personnes dans l'élaboration de leurs projets, chez le second. Mais l'acteur n'est pas plus libre chez Boudon que chez Bourdieu, qu'on parle des déterminants sociaux des choix ou de l'intériorisation des chances objectives... Chez l'un comme chez l'autre, le contexte scolaire reste néanmoins une boîte noire que les études ultérieures entreprendront d'ouvrir (*encadré*).



Apprenti tailleur de pierres au lycée professionnel des Alpes (Miramas, Bouches-du-Rhône, 1988).

Enfin, même si l'école est moins impliquée dans la reproduction des inégalités chez Boudon que chez Bourdieu, ces sociologues partagent un même pessimisme quant à sa capacité à réduire les inégalités sociales, et à ce titre, leurs analyses ont été perçues comme décourageantes par le milieu scolaire. Aujourd'hui, le cadre théorique de Bourdieu oriente les investigations vers ce qui est hérité (dans la famille) et constitue un atout à l'école; le cadre proposé par Boudon incite davantage à se focaliser sur les stratégies d'acteurs. Les travaux sociologiques sur l'école sont avant tout empiriques et la sociologie contemporaine,

loin de ces polémiques théoriques, s'accorde à donner un rôle essentiel aux capacités d'agir des personnes.

MARIE DURU-BELLAT

Sociologue, chercheuse au Cris (Centre de recherche sur les inégalités sociales, IEP-Paris) et à l'Iredu (Institut de recherche sur l'éducation).

SOURCES

- « Penser les choix scolaires » Joanie Cayouette-Remblière, *Revue française de pédagogie*, n° 175, 2011/2.
- « Avenir de classe et causalité du probable » Pierre Bourdieu, *Revue française de sociologie*, vol. XV, no 1, 1974.
- *Sociologie de l'école* Marie Duru-Bellat, Géraldine Farges et Agnès van Zanen, 6^e éd., Armand Colin, 2022.
- « L'inflation des diplômes. Remarques sur l'usage de quelques concepts analogiques en sociologie », *Revue française de sociologie*, vol. XXII, n° 4, 1982.